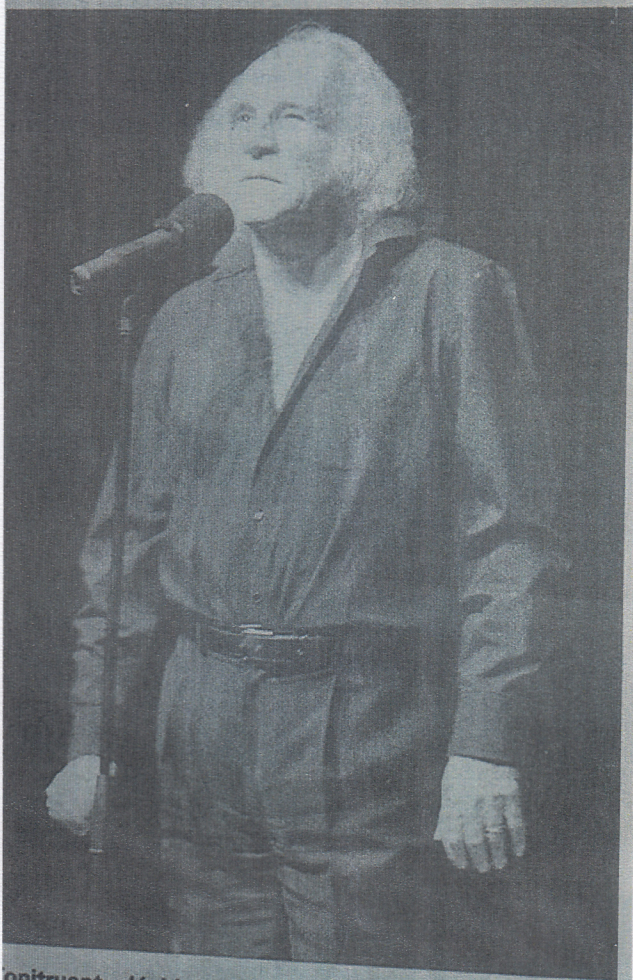


Léo Ferré: plus fort que les canons



Tonitruant, déchiré, théâtral: le Ferré de légende est toujours là. (photo Philippe Roussière).

■ Avec sa crinière blanche soigneusement peignée, sa chemise noire et sa démarche hésitante, il est revenu. Les révoltes ont parfois perdu de leur violence tonitruante, mais la poésie est toujours là, traversée d'images flamboyantes. Deux heures avec Léo Ferré, c'est à la fois faire un bout de chemin entre Aragon et Rutebeuf, s'attarder au Quartier Latin ou longer les ports bretons quand la mer en tempête, shampooine les rochers. Avec lui, l'Espagne est toujours présente sous toutes ses formes, Lorca et Franco, Manuel de Falla et le flamenco parcourent son tour de chant version 1990.

Chez Ferré, les mots sont toujours «plus forts que les canons» et la tendresse «dorée comme les filles». A son piano ou debout face au micro (avec bande-son d'orchestre et chœurs, hélas...), ses déchirements sont restés les mêmes et son indignation devant les niaiseries du petit écran, identique. Et quend, au milieu du

récit, Léo descend dans la salle et chante «a capella», sans sono, l'émotion est intacte.

Ce Ferré là, épidermique et poignant, on le reçoit comme un coup à l'estomac. Certes, tout le spectacle n'a pas la force ni la puissante régularité des grands «moments chocs», une baisse de régime apparaît ça et là, mais, pour des instants de fièvre et d'emportement lyrique, on est prêt à le suivre longtemps encore. Les spectateurs, jeudi soir en témoignaient.

Pour un «Allende» impressionnant de flamme et de théâtralité, pour voir, avec lui, ce bateau dont les «voiles ont les seins gonflés» et ce Boul'Mich qu'il fait rimer avec sandwich, on se laisse emporter. Il chante, dit-il pour «passer le temps».

Quand il hurle «Y en a marre», se permet une irrésistible parenthèse sur le «Crachat», on se souvient des «Anarchistes», le Ferré de légende apparaît toujours rugissant.

M. ROLAND